

**Société des amis d'Ismaïl Urbain
et d'études saint-simoniennes**

Association loi de 1901
Adhésion: 23€
Étudiant: 7€

Bibliothèque de l'Arsenal
1, rue de Sully
F-75004 Paris

Directeur de la publication:
Michel Levallois.
Secrétariat: Jacques Canton-Debat
et Philippe Régnier.
Abonnement gratuit pour les adhérents.
Pour les non adhérents: 15€.

**numéro 13
novembre 2003**

Lettre trimestrielle



Sommaire

Dossier du trimestre

Sur les traces des saint-simoniens berrichons

Publications

Nouveaux sociétaires

Conférence

À travers la presse

Décès

Portrait du trimestre

Pierre Leroux, représentant du
Peuple, dép^l des Estampes et
Photographies de la BnF, D190077.

Éditorial

Cette lettre aurait dû vous parvenir à la fin du mois de juin, avant les départs en vacances. La surcharge de travail des uns et des autres en cette période de l'année ne nous a pas permis de respecter ce calendrier. Que Marie-Laure Aurenche et son mari qui avaient rédigé en temps et heure le compte rendu de notre sortie en Berry, ainsi que le docteur Jouve qui l'avait si magistralement organisée, veuillent bien nous le pardonner.

Mais quoi de mieux que la lecture du récit brillant et animé de ces deux journées de mai au pays de Leroux, George Sand et Alexis Petit, pour reprendre contact après la coupure des vacances, et se rafraîchir l'esprit après la canicule ?

Ce retard me permet de vous signaler deux événements importants pour la vie de la Société.

Pierre Musso a organisé à Cerisy à la fin du mois de juin un grand colloque sur l'Actualité de Saint-Simon et du saint-simonisme auquel ont participé une vingtaine de spécialistes de toutes disciplines, certains venus d'Espagne et d'Italie, ainsi que Loïc Rignol, Philippe Régnier et moi. Outre le très grand intérêt des communications et des nombreux échanges, cette rencontre a permis de resserrer les liens entre la nébuleuse contemporaine de ceux qui travaillent sur Saint-Simon et ses diverses descendances que notre Société s'efforce de regrouper. Le colloque de Cerisy a non seulement montré la richesse de l'héritage saint-simonien, son actualité; il a fait apparaître la pertinence de la décision que nous avons prise, il y a cinq ans, d'élargir aux études saint-simoniennes le champ d'activité de notre société au-delà de la personnalité d'Ismaïl Urbain.

Notre assemblée générale annuelle aura lieu à l'Arsenal, le samedi 15 novembre. Nous y débattons notamment de nos projets de sortie pour l'année prochaine et du contact que nous avons eu avec le représentant des descendants de Louis Rousseau qui perpétuent le souvenir de ce saint-simonien à Keremma en Bretagne. Elle sera suivie d'une communication de Pierre Musso sur Saint-Simon.

Je voudrais enfin vous dire que nous avons finalement renoncé à publier dans la Lettre un compte rendu de notre journée du 25 janvier consacrée à l'Algérie. Nous espérons en effet parvenir à publier d'ici la fin de l'année les actes de cette journée: toutes les communications nous sont parvenues et nous avons trouvé un éditeur. Cette publication nous permettrait de clôturer en beauté notre participation à Al Djazaïr, l'année de l'Algérie.

Bon courage pour la rentrée et rendez-vous au 15 novembre.

Le président, Michel Levallois



Dossier du trimestre

Sur les traces des saint-simoniens berrichons par Marie-Laure Aurenche

Retrouver en l'espace de deux jours Alexis Petit à Vauzelles (près de Châteauroux), Pierre Leroux à Boussac et George Sand à Nohant, ne doit pas nous conduire, cent cinquante ans après les faits, à une simplification facile, c'est-à-dire à les considérer tous trois comme également saint-simoniens. Certes, Alexis Petit, apôtre mystique de la nouvelle religion est resté le disciple inconditionnel d'Enfantin jusqu'à sa mort; Pierre Leroux, pour sa part, collaborateur du *Globe* saint-simonien et prédicateur de la mission de Lyon, rompit avec Enfantin dès le schisme de novembre 1831; quant à George Sand, qui fréquenta à Paris de nombreux saint-simoniens, elle n'a jamais voulu rencontrer Enfantin et si elle partageait leur volonté de progrès social et d'émancipation de la femme, elle n'a jamais voulu la destruction du mariage et elle n'a approuvé ni l'expédition saint-simonienne en Égypte ni les projets industriels d'Enfantin, leur préférant les théories de Pierre Leroux, de Louis Blanc et autres « socialistes ».

Après ce bref rappel, rejoignons le Berry où une quinzaine de membres de la Société se sont retrouvés les 3 et 4 mai derniers.



À Châteauroux, par un lumineux matin de mai, le docteur Jouve, président des Amis des musées de Châteauroux, nous accueille dans la cour de l'hôtel Bertrand, devenu haut lieu du souvenir napoléonien. Et dans ce musée ouvert pour nous, entre autres tableaux, meubles et



Visite du musée de Châteauroux.

objets d'art, M^{me} le conservateur Michèle Naturel nous présente le fameux reliquaire ayant appartenu à Vivant Denon, l'un des membres de l'expédition d'Égypte, et la cage à oiseaux de la maison de Longwood à Sainte-Hélène, rapportée par le général Bertrand qui servit Napoléon jusqu'à sa mort. Le souvenir de l'Égypte et du si fidèle Bertrand nous met sur la voie d'Alexis Petit, le saint-simonien qui suivit Enfantin en Égypte et lui resta indéfectiblement attaché jusqu'à la mort.



À Vauzelles (à une vingtaine de kilomètres au sud de Châteauroux), nous voici bientôt sur les terres d'Alexis Petit. Le docteur Jouve nous



« Château » de Vauzelles.

y rappelle la destinée du « Bertrand d'Enfantin », apôtre zélé à Paris, serviteur dévoué à Ménilmontant, compagnon déçu en Égypte, mais toujours fidèle à l'idéal saint-simonien quand il rentra en France en 1835. Dans la propriété de plus de mille hectares, à l'extrémité Est de la Brenne, achetée par sa mère en 1833, le jeune saint-simonien va tenter de mettre en valeur une région inculte et marécageuse et d'améliorer le sort des paysans berrichons qu'il veut tirer de leur misère. Mais les échecs successifs de ses projets agricoles, les pertes d'argent successives, le mèneront au désespoir, à la folie et à la mort (en 1871). Les banquiers et agronomes saint-simoniens, et Enfantin lui-même, abandonneront le malheureux utopiste, incapable de réussir son entreprise philanthropique.

Le domaine que nous imaginions désert, abandonné, et rendu aux landes et aux genêts, est

devenu une région agricole prospère ; et la maison, qu'Alexis Petit dut quitter pour aller mourir dans un petit appartement à Chateauroux, est aujourd'hui une belle demeure bien restaurée, où toute une famille vient passer des vacances heureuses : devant la terrasse, le gazon anglais a remplacé les marécages. Le propriétaire des lieux, M. de Saint-Mars, nous a chaleureusement accueillis, et montré les aménagements qu'il a effectués.

Sous le soleil radieux, devant les bosquets bien taillés et un verre à la main, nous avons peine à imaginer l'échec d'Alexis Petit !



Dans l'auberge de *La Petite Fadette*, à Nohant, une belle table fleurie nous attendait et un long déjeuner berrichon nous a restaurés, prélude au pèlerinage à la maison de George Sand sous la conduite d'un guide averti, qui ouvre aux « san-



La salle à manger de George Sand à Nohant.

diens » avertis que nous sommes, le petit boudoir où se trouve le « placard » de la romancière nocturne, et au deuxième étage, l'atelier prévu pour Delacroix et qu'elle offrit à Maurice, son fils. Dans le cimetière voisin, nous avons déchiffré les noms de tous ceux que George Sand aimait. Enfin, au musée de La Châtre, où les documents, lettres et photos exposés dans les vitrines rappellent la carrière littéraire et politique de la « Dame de Nohant », un guide, érudit à sa manière, nous livre tous les secrets d'alcôve de la famille Dudevant ! Nous avons encore évoqué le souvenir de George Sand, le lendemain, aux abords du château de La Couldraye, où elle a rencontré Jules Sandeau, et dans la chambre du château de Boussac, où elle a retrouvé Mérimée venu sauver les fresques romanes

de la petite église de Vicq, village voisin de Nohant.



La troisième figure de notre voyage saint-simonien nous attendait le lendemain à Boussac, en la personne de Pierre Leroux. C'est en 1844 que l'ancien typographe du *Globe*, devenu saint-simonien en 1830-1831, associé de Jean Reynaud à l'*Encyclopédie nouvelle* de 1836 à 1841, revient à ses projets d'imprimeur et vint s'installer à Boussac, à proximité de Nohant. Il fonde son imprimerie dans un ancien hospice et s'établit à « La Creusette », dans une propriété située alors à la périphérie de la ville. Une véritable colonie se fixe autour de lui (son frère Jules et une dizaine de collaborateurs) pour faire marcher l'imprimerie, tandis que son frère Achille s'établit agriculteur dans un village voisin et que Pauline Roland vient les rejoindre fin 1847, pour s'occuper de l'éducation des enfants. L'imprimerie et l'exploitation agricole font vivre une cinquantaine de personnes. Pierre Leroux publie ses œuvres, diffuse ses théories dans la *Revue sociale*, fondée en 1845, et devient le rédacteur en chef de *L'Éclairneur*, journal des départements du Centre, créé en mai 1847. La révolution de 1848, en ramenant Leroux à Paris,



Bernard Jouve présente la *Revue sociale* dans le jardin de Pierre Leroux à Boussac.

va mettre un terme à son entreprise à Boussac et le coup d'État de 1851 le contraindra à l'exil, comme la plupart de ses collaborateurs. Les Leroux ne reviendront jamais à Boussac. Seuls ses amis républicains et George Sand en particulier, se souviendront du proscrit, en lui envoyant régulièrement de quoi échapper à la misère, à Londres, puis à Jersey.

La maison où George Sand venait rejoindre Pierre Leroux à Boussac pour y lancer leurs journaux socialistes, est actuellement occupée par des propriétaires originaires de la région, qui

nous ont reçus dans leur jardin. Au pied d'un frêne pleureur bicentenaire, Bernard Jouve présente en l'absence de Philippe Régnier la carrière de Pierre Leroux. Des contacts ont été pris pour mettre en



Au pied du frêne bicentenaire à Boussac.

relations Jacques Viard, président des « Amis de Pierre Leroux » avec notre Société saint-simonienne. À proximité de la maison, une statue rappelle aux populations la mémoire du grand homme. En effet, après l'érection d'un buste sur la tombe de Pierre Leroux, en 1876, au cimetière



La statue de Pierre Leroux à Boussac.

Montparnasse, son fils et ses anciens amis de Boussac ont voulu célébrer le centenaire de sa naissance, en érigeant à Boussac, une réplique du buste d'Étex, dressé à Paris. *L'Écho de la Creuse* relate, dans ses numéros de 1895 et 1896, les péripéties du projet et de la souscription, sans que l'affaire arrive à exécution. C'est le 21 juin 1903 seulement que le ministre (de la Marine!) Camille Pelletan viendra inaugurer non pas le buste, mais la statue exécutée par un sculpteur bordelais d'après le buste d'Étex. La cérémonie, le discours, la fête populaire ont été plus représentatifs des fastes républicains de l'époque que de la personnalité du philosophe, bien rendue d'ailleurs par l'artiste, comme nous l'avons constaté nous-mêmes: Leroux a la tête penchée, le front soucieux, un livre entrouvert à la main, une pile d'ouvrages à ses pieds.



La réussite de ces deux journées a été assurée par M. et M^{me} Bernard Jouve, qui nous ont accueillis dans leur belle demeure de La Châtre. Quel souvenir privilégié, de la galette berrichonne et du Quincy, ou de l'immense bibliothèque de l'érudit et du collectionneur, installée dans les combles de la maison, ou encore de la rose-raie de la maîtresse de maison, soignée avec amour et talent, et dont s'ouvraient les premiers boutons?

Nous les remercions chaleureusement de nous avoir fait découvrir le Berry, saint-simonien ou pas, et nous gardons un très bon souvenir de ces journées associatives!

Marie-Laure Aurenche





Publications

M. Albert Krivopissko nous a adressé une plaquette dont il est l'auteur, éditée en 1997 par le Comité permanent d'études mâconnaises et de la ville de Mâcon: *Un épisode de la lutte des femmes pour leurs droits civiques et leur émancipation dans la 1^{re} moitié du XIX^e siècle (avec Flora Tristan et les Mâconnaises Clémence Robert et Eugénie Niboyet)*.



Le texte d'introduction d'Anne Levallois au samedi de la Société qu'elle avait organisé autour du thème de la biographie, avec notamment Alain Corbin et Jacques Noblecourt parmi les autres intervenants, est paru dans la revue *L'Homme et la Société*, « Monument et ville », n° 146, 2002/4, Paris, L'Harmattan, sous le titre: « Le retour de la biographie historique ».



Notre amie Gracia Dorel-Ferré a coordonné le numéro 855 (1^{er} mai 2003) de la revue *Textes et Documents pour la Classe (TDC)*, consacré à l'utopie. Elle a tenu à ce qu'y figure un article sur le saint-simonisme et ses approches nouvelles actuelles (par Ph. Régnier). À propos de « Barcelone et Paris, ou les rêves saint-simoniens dévoyés », Marie-Claire Ruiz y évoque la pensée et l'œuvre de l'architecte visionnaire Ildefonso Cerdà (1815-1876), le père de la Barcelone moderne et le fondateur de l'urbanisme comme discipline, dont l'inspiration saint-simonienne tardive a fait l'objet d'investigations de G. Dorel-Ferré. Tirant à 30 000 exemplaires, *TDC* est destiné aux collèges et aux lycées.



Le Dr Bernard Jouve a prononcé le 6 mars dernier, à l'auditorium du musée d'Orléans, sous le patronage de l'institut Guillaume Budé, une conférence sur le thème *Saint-simonisme et littérature*. Nous avons omis de signaler – mais il a eu la bonté de ne pas nous le faire remarquer, ce qui autorise des excuses spontanées – son article dans la *Lettre d'Ars* n° 26 (26 juillet 2002) sur « Saint-simonisme et romantisme », et – ce qui aggrave notre cas de manière irrémédiable – son intervention le 21 octobre de la même année dernière, devant un auditoire réuni par la mairie du VI^e arrondissement de Paris, sur « L'aventure saint-simonienne et sa modernité, Alexis Petit, le saint-simonien berrichon ».



On peut se procurer auprès de Philippe Régnier un tiré à part de son article « Références et interférences allemandes à l'intérieur du saint-simonisme avant 1848 », dans *FVF (Forum Vormärz Forschung)*, Jahrbuch 2002, numéro spécial *Deutsch-französischer Ideentransfer im Vormärz*, dirigé par Gerhard Höhn et Bernd Füllner.



Alger, étude, par Ernest Feydeau ; présentation de François Pouillon, Paris, éditions Bouchène, 166 p., 23 euros.

Cette publication contribue à nous faire mieux connaître ces arabophiles dont Urbain fut la figure honnie mais emblématique. Georges Feydeau était le fils d'Ernest, le vaudevilliste. Il créa un journal *L'Époque* pour soutenir la politique arabophile de l'Empereur. Urbain y fut l'inspirateur et parfois le rédacteur des articles sur l'Algérie, en particulier de la trentaine d'articles publiés en 1865 avant pendant et après le deuxième voyage de l'Empereur et signés par le journaliste Béghagel. Son Alger est le fruit d'un séjour de six mois effectué en 1860. Description savoureuse de la ville et de ses populations arabes, maures, juives, « nègres », on découvre là un regard loin des conventions, un rapport décapant aux choses, un jugement intempestif sur la situation de la colonie. Produit d'une plume aiguisée et aussi d'une posture, celle de l'école « réaliste », ce texte témoigne encore d'une inflexion oubliée de la politique française à l'égard de sa « possession africaine » : sous le nom de doctrine du « Royaume arabe », Napoléon III tenta en effet d'y imposer un système de gouvernement qui, résistant un peu aux pressions du lobby colonial, s'appuya davantage sur les élites locales. Un moment, de la sorte, on se soucia de la survie de la société indigène, de sa perpétuation dans sa dignité. L'Alger de Feydeau est un reflet de ce moment.



Au congrès des sociétés savantes, à Bastia, Hervé Le Bret a présenté une communication sur « Le rôle des saint-simoniens dans les mutations de la Méditerranée au XIX^e siècle ».



En vue du *Dictionnaire biographique*, Pierre Protat a achevé d'établir la liste des polytechniciens saint-simoniens.



Nouveaux sociétaires

La Société a enregistré une série de nouvelles adhésions qui est de très bon augure : M^{mes} Simone Balazard et Laure-Aimée Saintelette ; MM. François Brue, Remi Clignet, Jérôme Louis, Franck Yonnet.



Conférence

Le mercredi 19 novembre prochain, au Centre culturel égyptien (111, bd Saint-Michel, Paris V^e), Michel Levallois prononcera une conférence intitulée : « Ismaÿl Urbain (1812-1884), de l'Égypte à l'Algérie. »



À travers la presse

Le journal *Le Monde* a publié le 16 juillet dernier un article d'Hervé Quemener, illustré d'une photographie, sur « la dune d'Emma et le polder de Louis Rousseau ». Il y est question de la colonie agricole fondée par ce dernier, un temps saint-simonien, à une quarantaine de kilomètres au nord-est de Brest, sur la commune de Tréfléz, au moyen d'une digue de 500 mètres de long inaugurée en 1825. Confiée au Conservatoire du littoral, la dune d'Emma est maintenant protégée par la loi, mais toujours en butte à la mer, et la colonie s'est transformée en un parc sans enclosures, occupé par les villas des descendants de Rousseau.



Le 4 août 2003, Anouar Louca nous a quittés, « dans l'espérance de la résurrection ».

Adhérent d'une fidélité sans faille depuis la conférence qu'il était venu prononcer au Caire en 1989 sur « Les interlocuteurs égyptiens des saint-simoniens », notre ami laisse une œuvre scientifique franco-égyptienne de tout premier ordre. Né à Mallawi (Haute-Égypte) voici 77 ans, il avait soutenu sa thèse d'État sur *Les Voyageurs et Écrivains égyptiens en France au XIX^e siècle* (Didier, 1970), dans un dialogue très symbolique avec le travail antérieur de Jean-Marie Carré sur « Les voyageurs français en Égypte ». Traducteur en français de Rifâ'a at-Tahtâwî et de Taha-Hussein, Anouar Louca avait aussi traduit, en sens inverse, Racine, Saint-John Perse, Claudel et Ionesco. Sa carrière terminée (à l'université Lyon 2), il avait travaillé notamment à un recueil de ses principaux articles, à paraître prochainement sous le titre de *L'Autre Égypte, de Bonaparte à Taha Hussein*.

Tous ceux qui l'ont connu étaient sensibles à sa grande culture dans les deux langues, à la délicatesse et à la justesse de sa pensée, mais aussi à son extrême gentillesse personnelle.

Nous exprimons nos sentiments de profonde tristesse à sa femme, Anne-Lise, ainsi qu'à ses deux filles, Claire et Leïla.